

moyens que d'un nombre limité de grands bâtiments de bataille ; par contre, c'est ce que réclament les Etats-Unis, la France et l'Italie. Toutes les grandes puissances navales voudraient l'abolition des sous-marins qui sont les armes des plus faibles.

Mais, sans doute, la Conférence de Londres réussira à nouveau à trouver un compromis sur des points secondaires portant sur certaines limitations qualitatives se rapportant aux dimensions des navires et des canons : le côté quantitatif du tonnage global restant inchangé.

La situation générale s'est de beaucoup modifiée en Europe par rapport à celle qui existait en 1922. L'U.R.S.S., au travers de son entrée dans le jeu des compétitions impérialistes, est en train de créer une forte flotte dans la Baltique, surtout des sous-marins nécessaires pour rejoindre la grande mer, en dehors de ses mers d'Europe qui sont fermées. L'Allemagne, au travers de l'accord anglo-allemand, a obtenu les 35 p.c. du tonnage de la flotte anglaise et, sous peu, elle possèdera une flotte presque égale à celle de l'Italie et inférieure

seulement d'un tiers à celle de la France. Dans la mer du Nord, Finlande, Suède et Norvège ; dans la Méditerranée, Espagne, Turquie, Grèce, Yougoslavie sont en train de renforcer leur flotte de guerre.

Toutefois, la situation en Europe est moins aiguë — même dans la Méditerranée, malgré l'opposition anglo-italienne à la suite de l'entreprise africaine — de ce qu'elle est en Extrême-Orient. Le problème le plus menaçant est, aujourd'hui, la controverse triangulaire britannique-américaine-japonaise, c'est-à-dire le problème du Pacifique, ou mieux de l'Asie. Et ce conflit s'encastre dans l'autre, plus général, pour le nouveau partage mondial des colonies et des marchés, car ce n'est pas seulement le marché chinois qui est en jeu. Si l'Amérique parvient à s'assurer une base d'opérations sur le continent asiatique — et cela elle ne pourra l'obtenir qu'en écrasant le Japon — elle pourra passer à la phase supérieure de son programme impérialiste : chasser son plus grand rival, la Grande-Bretagne, de l'Asie.

Quinze années après Livourne

En Janvier 1921 la fraction absentionniste du parti socialiste dirigée par Bordiga faisait la scission et fondait le parti communiste à Livourne. Cinq mois après le II^e Congrès de l'I.C. le communisme se dressait en Italie en même temps que les premières escouades fascistes déchainant la terreur bourgeoise. Un événement historique d'une immense portée venait de bouleverser le capitalisme italien. Des entrailles de sa société avait surgi une puissante attaque révolutionnaire des ouvriers occupant les usines, en octobre 1920, et marquent en lettres de feu la portée des batailles prolétariennes dans l'Italie d'après-guerre.

Sans parti à l'époque de la prise des usines les ouvriers devaient reculer, permettre aux social-réformistes de sauver momentanément la situation. Mais les contrastes du capitalisme faisaient de ce recul une phase transitoire, pendant laquelle les ouvriers auraient rassemblés leurs forces pour mieux sauter.

D'une part se fondait le parti communiste, expression de l'imminente poussée révolutionnaire ; d'autre part surgissait le fascisme, réponse du capitalisme pour mater par la violence féroce, l'effort des ouvriers italiens.

Le parti fondé par le courant de gauche qui formula les thèses de Rome en 1922, devait tomber — sous la pression de Moscou — entre les mains du centrisme, après les III^e, IV^e et V^e Congrès. Désormais, il était clair, que le capitalisme italien et mondial avaient gagné la partie et que les ouvriers italiens tombaient victime d'une Internationale passant au service du capitalisme.

Le parti communiste actuel a pu trahir le prolétariat, mais l'effort fait à Livourne en 1921, consacré à Rome en 1922, demeure, car il est l'expression d'un développement historique de la conscience de classe des ouvriers, que le fascisme a pu étouffer provisoirement par la violence, mais qui s'est continué selon une voie progressive dans le travail de notre fraction.

Livourne demeure notre drapeau. Nous l'avons porté et le porterons avec les principes formulés tout au long de l'évolution de notre fraction, jusqu'au jour assez proche, nous l'espérons, où le nouveau parti se constituera au feu du renouveau des luttes de classe en Italie et dans le monde, et où il le hissera avec l'appel à l'insurrection armée.

L'écrasement du prolétariat français et ses enseignements internationaux

Projet de rapport soumis à la discussion par le camarade Jacobs

Nous entrons dans une période où il devient possible d'émettre un jugement d'ensemble sur l'évolution du prolétariat français dans l'après-guerre et plus particulièrement depuis le 6 février 1934. Aussi bien que nous parlons de mars 1933 comme d'une date consacrant la victoire du fascisme, la défaite du prolétariat allemand et la mort de l'Internationale Communiste, il est possible aujourd'hui de retrouver la confirmation de l'écrasement du prolétariat français, de la trahison des partis communistes dans la déclaration désormais célèbre de Staline, dans la manifestation du 14 juillet 1935 qui eut d'ailleurs sa copie « spécifique » dans chaque pays où agit encore un parti communiste.

Ce n'est pas le fait d'une simple coïncidence historique si les situations révolutionnaires de l'après-guerre se clôturent, en Allemagne, par l'avènement de Hitler et la destruction des organisations prolétariennes, alors que ces mêmes situations trouveront en France leur épilogue dans la constitution du Front Populaire qui anéantira le prolétariat aussi sûrement que les bandes armées du fascisme. C'est que nous nous trouverons devant deux moments de l'évolution du monde capitaliste, dont l'un sera supérieur à l'autre. Ici il s'agira d'un chaînon démantibulé par les convulsions de classes, là d'un des chaînons les plus résistants du monde capitaliste. En Allemagne, autour de la bourgeoisie, nous trouvons le capitalisme international, la Russie et l'I. C. qui aura pour mission d'isoler les efforts de résistance des ouvriers allemands. Leur écrasement signifiera, à la fois, la victoire du capitalisme mondial sur le secteur le plus vulnérable de système, la fin de la III^e Internationale consacrant l'incorporation définitive de l'Union Soviétique au monde capitaliste victorieux. En France, nous assisterons au passage du P. C. avec armes et bagages aux côtés de la bourgeoisie sous l'impulsion des situations se dirigeant vers la guerre impérialiste, passage qui sera facilité par l'Etat Soviétique entré dans le jeu des compétitions inter-impérialistes : trahison qui marquera surtout la puissance du capitalisme français pouvant anéantir le prolétariat au travers des forces traditionnelles de sa domination et du centrisme, nouveau parti gouvernemental.

Si donc à l'Allemagne se rattache la mort de

l'Internationale Communiste, l'entrée de la Russie à la S. D. N. et à la France la trahison ouverte des P. C., c'est que nous nous trouvons devant deux secteurs du système capitalistes où, d'une part, des contrastes historiques et ceux inhérents à un mécanisme économique comprimé à l'extrême allaient ébranler les assises de la domination bourgeoise et où, d'autre part, le croisement de ces contradictions allait pouvoir être canalisé par une bourgeoisie trouvant une soupape de sûreté dans l'exploitation de son empire colonial. La victoire du fascisme en Allemagne contenait, inéluctablement, la trahison des P. C., puisqu'elle ouvrait la phase des compétitions inter-impérialistes. Mais il fallait qu'un pays contresignât, dans son évolution, la nouvelle phase, en fasse un problème international. Pour cela, la France, le pilier du Traité de Versailles, le suzerain de la Petite Entente, le pays au parti communiste de masse, était tout désigné.

Les circonstances historiques de la constitution du capitalisme français, ses bases économiques, les éruptions violentes des luttes de classe au cours du XIX^e siècle, ne lui ont pas permis d'étouffer le prolétariat à « l'anglaise », mais l'ont obligé de conjuguer la répression féroce avec la corruption républicaine qui, depuis un demi-siècle, au lieu de permettre l'expression la plus nette et la plus aiguë de la lutte des classes, fut l'arme de la confusion sociale par excellence.

Si nous considérons l'expérience allemande comme une répétition plus vaste de l'expérience italienne, c'est-à-dire comme une lutte du capitalisme mondial contre le prolétariat en une phase historique plus élevée et sur un secteur beaucoup plus important de son système afin de briser définitivement l'épine dorsale de la révolution internationale ; et si, en conséquence, nous considérons l'expérience française pour y retrouver la trahison des P. C. et les prémisses de la guerre mondiale, il reste que l'Angleterre n'offre encore aucune expérience prolétarienne et que cela peut parfaitement indiquer un degré supérieur de force de cet impérialisme. En effet, on peut supposer que la guerre mondiale, en disloquant l'Empire britannique, jettera sur l'arène politique des masses prolétariennes qui n'auront connu ni Front Populaire, ni centrisme, ce qui, pour autant que la bour-